

## BATAILLE ET « LES MANGEURS DE FROMAGE » Cinquantenaire de la mort de Georges Bataille (1897-1962)

*Les hommes sont trop peu « soleil ».*  
Georges Bataille

Vincent Teixeira

Entretien avec Olivier Meunier \*

Vincent Teixeira est auvergnat : né en 1969 à Saint-Flour, il y a vécu jusqu'à l'âge de 18 ans. Passionné de musique et de littérature, il a étudié celle-ci à Paris III - Nouvelle Sorbonne, université dont il est sorti docteur en lettres modernes. Il est, depuis 2003, professeur de langue et littérature françaises à l'université de Fukuoka, au sud du Japon. Son domaine de prédilection est la poésie ; il y a consacré de nombreux articles et un recueil : *À l'encre des dérives* (Paris, L'Harmattan, 2007), préfacé par le poète libanais Salah Stétié. Par ailleurs, il a travaillé sur les écrits de Michel Fardoulis-Lagrange, Ghérasim Luca, Stanislas Rodanski ou Maurice Blanchot ; pour ce dernier, il a collaboré à deux ouvrages collectifs : *Maurice Blanchot, de proche en proche* (Paris, éditions Complicité, 2008) et *Maurice Blanchot, communauté, politique, histoire* (Paris, Presses Paris Ouest, à paraître). Mais c'est l'œuvre de Georges Bataille qui semble l'avoir le plus profondément marqué, jusqu'à être cet « éclair durable » qui change une vie, selon ses propres mots : il lui a consacré sa thèse de doctorat, plusieurs articles, un livre - *Georges Bataille, la part de l'art - la peinture du non-savoir* (Paris, L'Harmattan, 1997) - et il est membre du comité de publication des *Cahiers Bataille* (dont le premier numéro est sorti en octobre 2011).

Cet entretien a été initialement publié en France dans un ouvrage collectif paru en novembre 2012, à l'occasion de « Journées Bataille à Riom-ès-Montagnes » (Cantal),

avec des textes de Jean-François Louette, Christian Limousin, Olivier Meunier, Jean-Jacques Bellet, Guy Delteil, numéro spécial coordonné par Olivier Meunier et intitulé *Georges Bataille en Auvergne*, Mairie de Riom-ès-Montagnes et Drac d'Auvergne.

Sommaire

Genèse d'une découverte

« Littérature maudite » ?

Bataille interdisciplinaire

Bataille anarchiste ?

Bataille érotique

Sade, Nietzsche, Bataille et Dieu

Sainteté de Bataille ? Freud, Mauss et Bataille

Bataille et le Japon

« Valeur d'usage » de Bataille

OM : *Vincent Teixeira, merci d'abord de m'accorder cet entretien. Parce que vous en parlez dans l'annexe 2 de votre texte Histoires de l'œil. Georges Bataille et ses peintres, je me permets d'orienter ma première question vers vos origines cantaliennes et votre famille. Vous êtes né à Saint-Flour, vous y avez longtemps vécu, dans une famille apparemment croyante : quelle influence pensez-vous que ces origines et la foi de vos parents ont eue sur ce que vous êtes aujourd'hui ?*

VT : À la fin, en schématisant et de manière lapidaire, je dirais : une « hypersensibilité » aux questions de religions, croyances et Dieu, ou, comme dit Annie Le Brun, une « profession d'incroyance ». En effet, je suis

---

\* Olivier Meunier, qui est assistant du patrimoine au Conseil général du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand, chargé du patrimoine audiovisuel, a publié un article intitulé « La "part maudite" du Cantal : l'Auvergne dans la vie et l'œuvre de Georges Bataille », dans le numéro d'automne 2012 de la revue *Patrimoine en Haute-Auvergne*, repris dans *Georges Bataille en Auvergne*.

né à Saint-Flour, de parents enseignants, et ai grandi dans une famille catholique, fréquentant une école privée – qui est d'ailleurs sur le point de disparaître, et où à l'époque, de nombreux enseignants étaient encore des ecclésiastiques ; parmi eux, je me souviens surtout d'un charmant vieux curé de campagne, professeur de collège aux costumes brûlés par les mégots de cigarettes, absolument fou de Verlaine, qui m'initia à la poésie. J'ai aussi subi, à un moment, un certain attrait, à vrai dire surtout esthétique et vite enterré, pour le monachisme.

Je vécus donc longtemps dans cette sévérité, celle de cette cité noire et triste d'Auvergne, petite ville bourgeoise et catholique du Cantal, que fréquenta Georges Bataille et qu'il a évoquée en ces termes : « un pays triste, hostile donnant une impression d'extrême sévérité et même de malédiction », à l'image de sa cathédrale de basalte aux tours massives, où, sans même connaître le nom de Bataille, je marchais pourtant dans ses pas, allant assister chaque dimanche à la messe, sous le regard paisible de cet énigmatique Christ noir – seule beauté de cette ville conservée depuis dans mon souvenir – et dans les effluves sonores des grandes orgues que faisait résonner mon père.

Car je dois ajouter que mon père, musicien, était l'organiste de cette cathédrale et chef des chœurs Guillaume Bony (du nom d'un compositeur du XVI<sup>e</sup> siècle né dans la même ville) ; ce qui m'a donné un goût précoce et profond pour la musique, puisque dès mon plus jeune âge je l'accompagnais sur le banc de l'orgue. Et si j'ai malheureusement assez vite abandonné le piano, malgré tout, je reste un mélomane passionné. J'aurais donc tendance à dire que je suis né dans ou avec la musique, qui d'ailleurs demeure pour moi le centre de tout, comme une « transparence sans obstacle », cœur battant et idéal de la vie – un impérieux et même vital, dionysiaque, besoin de musique, très nietzschéen en somme, et qui fait dire à Pascal Quignard : « *sans la musique certains d'entre nous mourraient.* » Ce qui revient à dire qu'elle est une manière de vivre et mourir. Une manière d'extase, finalement, de vivre dans l'extase, c'est-à-dire hors des cadres de la raison, en résonance avec *l'Acéphale* de Bataille et le ravissement qu'il a pu éprouver et évoquer à propos de l'ouverture de *Don Giovanni*.

Aujourd'hui, je suis profondément athée ; et même si l'on pourrait penser que cet éloignement de la religion, dès l'adolescence, fut en partie en réaction, banale à cet âge de la vie, contre une éducation reçue, il a aussi été favorisé par l'appel d'air de certaines rencontres, à la fois intellectuelles et sensibles, ouvrant d'autres horizons, qu'elles fussent en chair et en os ou par le biais de livres. À cet égard, la découverte de Bataille, et d'autres à la même époque, comme Jean Genet, André Breton ou Antonin Artaud, a eu une influence décisive. Ainsi, avec le temps, cette distance définitive, vis-à-vis du christianisme en particulier et des religions en général, s'est renforcée du fait d'une réflexion sur le besoin de croyance des hommes et l'aliénation que celui-ci représente à mon sens – position que Sade énonce avec la plus grande violence et une extrême lucidité, déclarant à propos de Dieu : « l'idée d'une telle chimère est [...] le seul tort que je ne puisse pardonner à l'homme ». Or à notre époque, où les contradictions abondent, alors même que « Dieu est mort » et que nos sociétés modernes sont largement désacralisées, je suis saisi, et même atterré de constater, quotidiennement, au-delà de l'emprise pérenne des religions elles-mêmes, celle de nouveaux cultes ou croyances, aménagés au goût du jour, celle des idéologies, du culte béat et imbécile des « stars », tous ces substituts de dieux (icônes du sport, du showbiz ou du grand écran), sans parler du messianisme politique (à quoi se résume désormais l'élection présidentielle) ou d'une religiosité profane qui réduit la question du mal à des dualismes manichéens... autant d'ensorcellements et d'expressions d'un besoin de croyance largement cultivé par le populisme des industries culturelles, fondé sur les pulsions et un décervelage qui engendre ces grand'messes, surexaltées ou explorées, auxquelles nous assistons, célébrations quasi-religieuses d'icônes modernes, tel Steve Jobs promu nouveau « dieu » à travers le monde entier. Comme quoi, l'homme n'a pas encore vaincu l'ombre de Dieu et sa « mort » n'en finit pas d'accroître la multiplication des idolâtries, qui fait que l'on croit en tout et n'importe quoi – manifestation d'une évidente servitude volontaire à laquelle on ne peut toutefois céder sans escamoter son destin, sans forfaire à l'impérieuse dignité face à notre néant, notre « inacceptable condition humaine ». Au final, je souscris complètement à ce qu'écrivait André Breton dans *Les Pas perdus* : « chercher le réconfort dans une croyance me semble vulgaire. »

OM : *Donc, une enfance pieuse de fait, dans un environnement que j'imagine plutôt « homogène », et à 18 ans, vous commencez à lire les écrits « hétérologiques » de Georges Bataille : comment en êtes-vous venu à le lire, est-ce que vous avez été aidé dans cette approche, et qu'est-ce que vous avez perçu à cet âge de l'« expérience bataillienne » ?*

VT : Une enfance « pieuse », c'est peut-être beaucoup dire, mais cernée par la religion catholique, oui. Dans ce contexte, la découverte de Bataille fut à la fois une révélation, une ouverture et un arrachement, une véritable épiphanie, manière d'*Anti-chrétien* ou d'*athéologie*, d'autant qu'elle fut initiée par un choc : la lecture à dix-huit ans de son premier récit *Histoire de l'œil* (1928), texte échevelé, aérolithe inclassable, dont le mélange de joie et de terreur ne pouvait que me fasciner. Il y a ainsi des livres que l'on ouvre et que l'on ne referme plus, car ils ouvrent tout l'horizon ; des livres que, tel André Breton, « on laisse battants comme des portes ». Des livres qui bousculent tout, remettent tout en question – démontrant, s'il en était besoin, le pouvoir des mots et de la pensée, et à quel point on peut être atteint par eux. On se choisit avec et contre, et cette irruption de Bataille a sans aucun doute contribué, avec celle de quelques autres « alliés substantiels », à changer ma vie : un « éclair durable ». Je mesurerai par la suite à quel point, comme le dit Maurice Blanchot, « la rencontre nous rencontre. » Naturellement, dans la genèse de cette découverte, à dix-huit ans, j'étais loin de prendre l'exacte mesure de cette « expérience bataillienne », comme vous dites justement, car il s'agit bien, par l'écriture, mais au-delà même de la littérature, d'une *expérience intérieure*, écrire étant avant tout une *expérience*, au-delà des mots, dans une non-séparation de la vie et de l'art, une interdépendance du langage et de l'être, car pensée et vie sensible, corps et esprit sont indissociables. Interrogation et mise en jeu du mystère et des blessures de l'être, et non simple divertissement, comme l'actuelle marchandisation des « produits culturels » voudrait nous le faire croire, à travers la grande braderie du *prêt à penser - prêt à consommer*. J'étais donc loin de mesurer tous les enjeux, philosophiques, anthropologiques, épistémologiques, esthétiques, existentiels, érotiques, véhiculés (et il s'agit bien de *transport*, au sens d'être *emporté*) par l'œuvre de Bataille, qui touche, comme vous le savez, à tous les grands domaines de pensée, dans une interdépendance des champs du savoir ; comme je ne pouvais imaginer que j'allais plus tard approfondir

cette lecture jusqu'à en faire une thèse, d'autant que je n'ai pas lu tout de suite les écrits plus théoriques, comme *L'Expérience intérieure* ou *Sur Nietzsche*, qui nécessitent certaines connaissances philosophiques préalables (Hegel, Nietzsche, etc.)

Néanmoins, même si cette découverte, jusqu'à ce que je « monte à Paris », comme on dit, fut au départ assez solitaire, j'en pressentis assez vite l'importance insigne et sus qu'un étrange dialogue s'instaurait, Bataille faisant définitivement partie de ces « partenaires invisibles », ces « amis fantômes » sans qui la vie nous semblerait impossible ; car « on ne fait rien que seul. Mais pas tout seul » (Salah Stétié). Il faut dire que cette révélation coïncidait avec une époque de ma vie où le mythe du savoir commençait à se lézarder dans mon esprit et laisser place à l'infini, ouvert et turbulent, du *non-savoir*, avec les découvertes aussi du luxe fabuleux de l'érotisme et des éblouissements de l'ivresse. Ce surgissement, à cette période cruciale de l'existence, fut d'abord pour moi une manière d'« amener la vie », pour reprendre cette formule d'Artaud, ouvrant tout à coup le champ des possibles, rompant avec tout *absolu* (« Absolu-ment », écrit Alfred Jarry – « l'aspiration des larves », selon Bataille), le pensé succombant enfin sous le pensable, l'impensé, voire l'impensable, et la brûlure des questions, d'une mise en question et « désublimation » du *tout* de la culture, s'accordant à la nécessité de « vivre les grands problèmes, par le corps et par l'esprit », comme dit Bataille. Il y a de ces renaissances et tandis que l'enfance avait passé sous le poids de la Transcendance, un « vent du dehors » balayait violemment les sermons de l'envoûtement et de l'acquiescement. Lord Auch (pseudonyme de Bataille pour *Histoire de l'œil*) avait participé à l'irruption du scandale dans ma vie et avec lui un bouleversement et un renversement des valeurs et des idoles mettaient un terme à tous les catéchismes, « la moraline » et la tentation d'un ailleurs mystique. Après le Crucifié, je me retrouvais donc face à Dionysos et Acéphale, engagé dans une voie incertaine, sans dieu ni maître, où il s'agirait ensuite de relever les « puissances de vie », aux racines de nuit – au sens où Deleuze oppose les puissances, forces de résistance et de liberté, aux pouvoirs, qui nous oppriment et croient contrôler le jour – puissances (Bataille parlerait plutôt de « souveraineté », « chance », « joie », « impossible », « excès » ou « extase ») forcément terrestres et spirituelles, indiscernablement.

Un réveil s'opérait, et ce n'est pas le moindre mérite de Bataille d'avoir posé matériellement, selon un matérialisme radical, un « bas matérialisme », et tragiquement, la question essentielle, toujours brûlante et irrésolue, de notre liberté, de cette « liberté libre » dont rêvait Rimbaud, cet « amour de la liberté qui est la liberté de l'amour », selon l'expression de Stanislas Rodanski, et dont il demeure à la fois périlleux et nécessaire de poursuivre le point de fuite, aventureux, en tentant de donner sens à l'aberration de notre vie. À cette aune (et cette orientation semble aller croissant chez moi), la littérature n'a de sens qu'excessive, entre lucidité et fureur – en vertu de quoi on peut opposer une certaine littérature qu'on pourrait dire *in vivo* aux artifices d'une littérature sous cloche, *in vitro*, bien souvent jeux formels, quand elle ne se réduit pas à de pâles momeries ou fades bricolages. Loin de l'actuel gavage de « littérature sans estomac », celle qui permet de repassionner l'existence appartient davantage à la démesure qu'à la mesure, au tragique qu'à la culture. Maintenant à la fois « le système et l'excès », Bataille, tel un soleil noir, participe pleinement de ce dialogue du possible et de l'impossible, par une mise en déroute du sens, une certaine défaite de la pensée qui ouvre sur une autre pensée, dérobée, opérant à la fois une crue et un « trou » dans la pensée et le savoir. En effet, le champ des possibles, des « possibilités explosives », naît au *cœur des ténèbres*, dans l'expérience de notre nuit intérieure, en inquiétude de notre périlleuse et incertaine liberté, quand elle côtoie l'infini, cet infini qui nous habite secrètement et qui n'est que la quête de l'infini, dans l'activation de notre fini. Et c'est par le langage et la pensée, et l'amour (l'érotisme), que nous sommes infinis, c'est en l'homme tout cela, dans sa vie intérieure. Mais aujourd'hui, dans un monde aveuglé, ébloui par des évidences trop aveuglantes, saturé par le trop de lumières des « pouvoirs », qu'ils soient économiques, politiques ou idéologiques, même tacites, nous n'oublions que trop ces *leçons de ténèbres*, qu'énonçait à sa manière Victor Hugo : « L'homme qui ne médite pas vit dans l'aveuglement, l'homme qui médite vit dans l'obscurité. » L'obscurité du négatif, du néant, de nos ténèbres, dont l'évacuation, autant par niaiserie angélique que par imposture, permet d'imposer le règne de la pensée molle ou de la béatitude satisfaite, l'imbécillité heureuse. Cette occultation du fond caché de l'homme, de sa part d'ombres, fait le lit de l'anesthésie et domestication des esprits, selon une conception aseptisée, inerte et sans conséquence de la « culture », cette « idée prétrifiée

d'une culture sans ombres », dont nous alertait Artaud dès 1938 dans « Le théâtre et la culture ».

Ainsi, avec la hantise de l'impuissance dans l'économie générale de notre âme, avec Bataille, je prenais conscience, en même temps, de l'interdépendance des savoirs et du non-savoir, et de l'échec de toute philosophie, « l'impuissance de la vérité » (*Sur Nietzsche*), du fait qu'elle ne peut embrasser les extrêmes de son objet, les béliers conceptuels demeurant vains face à la « question sans réponse » de l'être et la pensée en excès. Dans ces apories pérennes du trou noir parméridien, un autre soleil se levait, à la fois éclairant et offusquant (au sens étymologique). Dès lors, il s'agirait de se brûler aux questions, de vivre « la part du feu », toujours « maudite » d'être mal dite, d'échapper à la prison de la tête et de laisser entrer le monde dans sa tête, tout en étant à la pointe de son ignorance, tendre vers l'impossible. « L'expérience bataillienne » engage sur ces lignes de fuite de la singularité, la multiplicité, l'altérité, le devenir, l'inconnu, en opposition à l'uniformisation, l'unité, l'homogène, l'identité, le connu. Tout ceci, et c'est très important, avec une force d'insoumission, dans le langage comme dans l'existence, drapée des prestiges de l'enfance et de la joie, au-delà du sérieux. « Qu'y puis-je si l'extrême du sérieux se dissout en hilarité ? », écrit Bataille dans *Sur Nietzsche*, ou encore : « Si nous n'étions si émus par les balbutiements de l'enfance, jamais nos pensées profondes n'auraient la légèreté qui en mesure la profondeur. » En effet, que la littérature ou l'art en général puisse être l'enfance retrouvée n'est guère douteux, fors cette nuance que sa toute puissante sauvagerie rejaillit, toute innocence perdue. Une manière de se tenir, dans l'écartèlement, entre l'enfance et la mort, dans le « tombeau de l'enfance », ce qui est sans doute la définition de l'éternel, hors du temps, et non sempiternel. À la fois joueur et sérieux, Bataille poursuit donc un infini ouvert, « tout ouvert », selon un gai savoir ou une gaieté inquiète, une gaieté tragique, où se croisent la joie, le rire, l'érotisme, la mort, qui ouvre la possibilité de tout dire, tout voir, tout penser, tout imaginer, héritant ainsi du flambeau allumé par Sade, selon qui « à quelque point qu'en frémissent les hommes, la philosophie doit tout dire ». Ainsi, après Rimbaud mettant le feu à la bibliothèque, après la bombe silencieuse de Mallarmé, le sabotage opéré par Lautréamont ou le coup de revolver dans la langue de Jarry, cette insubordination de Bataille fait voler en éclats tous les systèmes ou cloisonnements conceptuels, autant d'enfermements sclérosants, par-delà

lesquels couve toujours, pour peu qu'on veuille bien s'en inquiéter, un au-delà incendiaire, un état incandescent de vie, dans notre « éternité provisoire ».

OM : *Si je vous suis bien, lire Bataille, c'est se "mettre en jeu", se "mettre à nu", avec une certaine intensité et un passage exigeant par l'obscurité, loin donc de la "littérature sous cloche" que vous évoquez. Par conséquent, on ne peut pas le lire sans en sortir indemne. Mais, du coup, dans cette société apparemment durable du divertissement fade et de la consommation, d'où la lecture est souvent exclue, et qui, j'ai l'impression, est en plus ressentie comme un dû et presque l'ultime récompense pour beaucoup de nos contemporains, est-ce que Bataille, malgré l'importance de ses écrits, n'est pas condamné à la minorité et aux ténèbres éternelles de la littérature ?*

VT : Dévouée à l'immédiateté, l'époque actuelle sacrifie trop souvent l'or du temps à l'air du temps, dans un abandon irréfléchi au divertissement et à l'insignifiance. Certes, cette « baisse de la valeur esprit » dont parlait Paul Valéry n'est pas nouvelle, mais elle est désormais paradante, « décomplexée », comme on dit, entraînant un véritable massacre de la vie intérieure, diluée dans le règne du bavardage, le « bla bla » (terme inventé par Céline) ou le gazouillis, dont c'est l'étymologie, de « Twitter ». Ainsi, de même qu'un scepticisme railleur, voire un mépris affiché évacue comme trop encombrant le tragique, par peur de la mort – en fait, peur de la vie –, par décervelage (entretenu par les médias et les industries culturelles), on tend à considérer la pensée, non sans haine, comme du vent. Pourtant, « la pensée, ça existe », comme dit Foucault, « bien au-delà, bien en deçà des systèmes et des édifices de discours », même dans les gestes les plus quotidiens. Mais je ne crois en rien à cette tendance à stigmatiser ce qui serait soi-disant élitiste ou purement « intellectuel », d'abord parce qu'il n'y a pas de vie de l'esprit sans racines ou milieu matériel qui la supporte : la matière est la condition de l'esprit. Il n'y a pas de pensée sans expérience, et la pensée est elle-même une expérience. Deleuze a très bien montré en quoi la philosophie peut et doit s'adresser à tous, aux philosophes comme aux non-philosophes, de même qu'on ne fait pas du Beethoven plus simple pour les non-musiciens, ou du Rothko plus simple pour les non-peintres. S'agissant de Bataille en particulier, et de beaucoup d'autres également, je ne pense pas que son œuvre soit réservée à une « minorité » ni qu'elle soit

vouée aux « ténèbres » ; ceci dit au-delà de la vogue un peu suspecte et datée du scandale ou de « l'écrivain maudit », tel qu'il apparut surtout dans les années 1970. En témoignent aujourd'hui la réédition de certains de ses textes et l'édition critique, qui se portent assez bien, que ce soit en France ou à l'étranger (ainsi au Japon, mais pas seulement), et ses récits en particulier n'ont rien d'hermétique... ce qui n'enlève évidemment rien à leur violence.

Car leur lecture ne consiste pas à « manger du fromage », pour reprendre une expression de Bataille, dont l'humour est trop souvent occulté ; c'est-à-dire qu'il va à l'encontre de tout avachissement, endormissement ou domestication des esprits, ceux-là mêmes que Rimbaud nommait « les Assis ». Cette œuvre, d'une inquiétante étrangeté, aussi provocante que jubilatoire, ne nous laisse pas tranquilles, au contraire, elle s'inscrit dans le tumulte et l'excès. Elle trouble, provoque, choque, avec une ardeur à la fois juvénile et déchirante, dévoilant ce qu'on ne veut pas voir ou penser, à commencer par la mort (cette « fleur de la pensée », comme la nomma Georges Schehadé), « la merveille aveuglante » (« L'apprenti sorcier ») de l'érotisme, l'angoisse, la peur comme moteur de la pensée, mais aussi l'horreur, la laideur, la part animale de l'homme, la cruauté, le mal, l'inhumain inscrit dans l'humain, le crime comme « fait de l'espèce humaine » (à l'encontre de tout angélisme), tout le négatif, *la part* obscure ou *maudite* de l'homme et du monde qu'on évacue trop souvent ou réduit à des clichés humanistes ou clivages manichéens – et tant pis pour les « emmerdeurs idéalistes », selon ses propres termes. Alors, bien sûr, ce caractère éminemment provocateur, subversif et fiévreux, rageur même, fait que Bataille reste d'une certaine manière irrécupérable, définitivement insubordonné, en marge, tel un « ennemi du dedans », comme il se qualifia lui-même vis-à-vis du surréalisme – mais « on n'enchaîne pas les volcans », comme dit Annie Le Brun. Et tant mieux s'il apparaît plus ou moins comme un *écrivain impossible*, irréductible, résistant malgré tout au recyclage et galvaudage généralisé, *ad nauseam*, de la marchandisation des « produits culturels », ne se laissant pas non plus réifier ni statufier dans un respect mortifère, ce qui est toujours un risque : la canonisation des maîtres. Car il est peu de dire qu'un tel vent de terreur et de joie mêlées, *dans les lettres*, est rare aujourd'hui – mais « que salubre est le vent » qui emporte avec une telle fulgurance, palpable dans l'écriture elle-même, le rythme, la construction des

phrases, épousant le vertigineux jeu des passions, selon une fébrilité festive, explosive et serrée, tout en éclairs, convulsions, turbulences, éblouissements. À l'instar de Sade, Rimbaud, Nietzsche, Jarry, Breton, Rodanski ou Luca, pour n'en citer que quelques-uns, et au-delà de leurs différences, c'est un *appel d'air*, une faculté d'éperdu dont on manque cruellement... alors même qu'il y a urgence à respirer et à penser, dans l'incendie de notre vie... et du monde.

Aujourd'hui, on cherche trop à nous convaincre de l'inanité de toute révolte et de tout « feu intérieur » – pourtant, « on devient stupide dès qu'on n'est plus passionné », comme disait Sade. Et si l'on écrit, selon un besoin ou plutôt « contraint » par une nécessité, c'est qu'il y a un manque irréductible au fond de tout, un manque à dire *et* un manque à vivre, en vertu duquel « écrire, c'est chercher ce qu'on ne trouvera pas » (Carlos Liscano), car nos réponses, nos représentations, comme le langage lui-même, sont toujours lacunaires. Dans cette impossible quête du sens, toujours fuyant, *ab-sens*, vouée à l'errance et à l'inachèvement, on ne se brûlerait pas aux questions si l'on avait les réponses – et la réponse tue la question... « L'homme est une question sans réponse », écrit Bataille, car « l'être est ce qui lui manque ». S'agissant donc de « l'obscurité » que vous évoquiez, si « obscurité » il y a chez Bataille, comme à mon sens au fond de toute littérature, cette obscurité du texte renvoie à celle de l'être même, de cet énigmatique « point d'être » qu'on ne peut approcher que par lueurs, éclairs ou éclaircies, en proie à une « obscure clarté ». Mais Pascal (autre Auvergnat) l'avait déjà dit : « qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté puisque nous en faisons profession », et bien avant lui Cicéron : « il y a, même quand on parle, une sorte de chant plus obscur. » Et même si cela consacre une certaine faillite du projet des « Lumières », comme ce « cône d'ombre » qui suit fidèlement notre planète, comme en physique la lumière et l'ombre, la clarté et l'obscurité sont intimement liées, inséparables. Ainsi, l'effort de pensée et *l'expérience intérieure* que communique l'œuvre de Bataille sont ancrés dans les racines passionnelles et les errements de l'existence elle-même, dans sa matérialité même ; c'est en ce sens qu'il privilégie l'émotion et la sensibilité plutôt que le discours rationnel, « l'évanouissement du réel discursif », des « évanouissements de sens », et qu'il cite et fait sienne cette phrase essentielle tirée des *Écrits posthumes* de Nietzsche, et qu'aurait aisément contresignée un Breton :

« J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne, j'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels. » Dans le fond, comme *Histoire de l'œil* ouvre l'œil sur l'impossible, sur la contemplation de ce qui effraie ou extasie, toute l'œuvre de Bataille demeure ouverte, mélange de tragédie et de farce, dont l'outrance est moins chevillée au sérieux qu'au tragique.

Naturellement, il ne s'agit pas de suivre Bataille sur tout, et sans même parler du contexte historique de certains de ses écrits ou de sa vision de l'érotisme et du « sacré » qu'encombre parfois un attirail transgressif quelque peu daté, certains des excès qu'il décrit, comme « la pratique de la joie devant la mort », restent des expériences périlleuses, des « opérations souveraines » aux limites. Le problème aujourd'hui est que nous vivons dans une société-troupeau, comme l'anticipa Nietzsche, largement gouvernée par les puissances mercantiles et médiatiques, et que nous sommes tous visés, de partout, en tant que consommateur, ce qui détruit en nous *l'amateur*. C'est le *trop de réalité* dans lequel nous englutit le monde de la marchandise et dont parle Annie Le Brun, en donnant une claque salutaire à l'époque, ou *la misère symbolique, le populisme industriel*, inlassablement analysés et combattus par Bernard Stiegler. C'est même assez effrayant de voir comme « nous dansons sur un volcan », car tout se tient, indivisiblement, et tout étant catastrophiquement lié, au-delà du leurre du tout-communication, du formatage des êtres induit par le consumérisme, de ce nivellement de *l'homme unidimensionnel* dont parlait Herbert Marcuse dès 1964, des vitesses d'un « progrès » (essentiellement économique et consistant à transformer les humains en machines à produire et consommer) qu'on ne maîtrise plus, des grandes menaces nucléaire, écologique, financière, à maints égards, la « culture de masse » qu'on nous vend, quand elle n'est pas un escamotage caricatural ou réducteur, est devenue une culture jetable (acculturation ?), dont les produits, fussent-ils estampillés « culturels », passent par le formatage des techniques de marketing, et sont remplaçables, voués comme les autres à la même obsolescence, se détruisant (dans le temps) pour pouvoir en racheter de nouveaux. Il est clair que ce temps-là (de la consommation), devenu hystérique, ne correspond pas à celui de la littérature, de l'art en général ou de la pensée. Mais l'aveuglement, la fuite en avant de ce système ont des conséquences catastrophiques, engendrant un contrôle, sournois, des consciences et des désirs, des comportements pulsionnels

(voir par exemple les véritables émeutes provoquées par la sortie de telles chaussures de sport aux États-Unis), une véritable liquidation du sens et de la sensibilité, car dès qu'on cherche à contrôler l'esprit ou le désir, on les détruit.

À l'opposé, la pensée, « la culture » ne consistent-elles pas à nous élever, à tendre vers le haut, voire « le Très-Haut », au sens d'un Hölderlin ou d'un Blanchot ? Penser, c'est combattre la bêtise, et d'abord sa propre bêtise, sa propre paresse, « penser contre soi-même ». Injonction ou appel d'air d'autant plus vital à une époque accablée de décervelage, de « moraline » ou d'embrigadement consensuel, qui ne bride que trop l'oxygène de l'insubordination, tout ce qui constitue notre fragile part de liberté, sans cesse menacée, mais qui nous aide à devenir ce que nous sommes. Ainsi, l'interrogation d'André Breton en 1924 me semble plus que jamais impérieuse : « la médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? » Ne devons-nous pas faire un *pas au-delà* – dans les deux sens du terme, naturellement, écartelés entre possible et impossible –, aimantés par l'inconnu qui nous traverse et habite ? c'est, je crois, une des grandes « leçons » ou plutôt *valeur d'usage* que l'on peut tirer des vertiges suscités par Bataille, en vertu de leur *inactualité* même.

Naturellement, de nos jours, les mots sont de moins en moins pris au sérieux, le livre de moins en moins considéré comme un « instrument spirituel », au sens donné par Mallarmé, et l'avenir de la lecture (au-delà même de l'objet « livre », puisqu'il y a désormais d'autres supports) auquel vous faites allusion est pour le moins incertain, en grand péril – partout dans le monde, et dans une société comme celle du Japon, où je vis, à un point extrême. Ceci en vertu de l'abêtissement évoqué précédemment et des nouvelles technologies de communication, qui par ailleurs, et c'est un des paradoxes de notre époque, participent pleinement de la diffusion, du partage et de la construction des savoirs. Elles ont donc leur part de lumière, mais aussi d'ombre dont les effets négatifs obligent urgemment à penser la question d'une « philosophie des lumières numériques » (Bernard Stiegler.)

OM : *Et dans ce contexte d'appauvrissement général, ce vertige que peut provoquer Bataille est permis à ceux qui veulent, tout de même, s'en donner les moyens ;*

*c'est une démarche, je dirais, individuelle, volontaire et existentielle, donc, par la force des choses, minoritaire. Mais, au-delà –ou en-deçà– de cet aspect mental, il y a des chercheurs qui essayent de tirer de cette œuvre des solutions très concrètes, économiques et collectives, à la crise mondiale que nous connaissons depuis un moment. Je pense notamment aux relectures et analyses qui sont faites actuellement de La Part maudite : vous qui êtes porté plutôt sur sa part littéraire et philosophique, que pensez-vous de cette approche de l'œuvre de Georges Bataille ?*

VT : Oui, vous avez tout à fait raison, même si ce n'est pas, en effet, un des aspects de Bataille que je connais le mieux ou qui m'engage le plus. Il est certain que, comme Sade a pensé à partir de la singularité de sa sexualité, Bataille, notamment dans sa liaison de la mort et de l'érotisme, a une façon de penser tout à fait singulière et personnelle, liée à ses propres tourments. Ainsi son expérience de pensée n'appartient qu'à lui et *l'expérience intérieure* dont il parle, expérience de l'inconnu en soi, « l'exposition à la mort » ou « la mise en jeu », dans sa violence hétérogène, qui consiste à risquer sa « chance », sont très nettement de l'ordre individuel – même si l'être n'est jamais séparé chez Bataille, bien au contraire, le *continuum* entre les individus est à la base de toute sa réflexion philosophique et érotique, lui faisant ainsi dire qu'« intimement, tous les êtres n'en sont qu'un », et que « l'être isolé est un leurre ». Rien de plus éloigné de Bataille que l'image de l'écrivain enfermé dans sa tour d'ivoire, puisqu'il est avant tout attaché à ce qui relie les êtres entre eux, et l'être et le monde, passe d'un être à l'autre, que ce soit à travers l'érotisme, le rire, les larmes, l'ivresse, le sacré, le spectacle, la tragédie, la fête, etc. Sans oublier le rôle central de l'amitié, dont témoigne aussi son souci constant d'activités collectives, à travers la formation de groupes, politiques ou non, selon ce vœu formulé par Dionys Mascolo d'un « communisme de pensée », amitié dont on peut dire qu'elle est, chez lui comme chez Blanchot, une condition même de la pensée – mais depuis Socrate, la pensée n'est-elle pas d'essence dialogique ?

Néanmoins *l'expérience intérieure* réclame en effet un passage par la « solitude essentielle », une traversée du silence (si important dans ses textes, dont on ne peut évacuer une grande part de misologie, de méfiance à l'égard du discours), un exercice de méditation que l'on peut rapprocher du bouddhisme zen, ce que

certaines Japonais n'ont pas manqué de faire, ou de ces moines taoïstes méditant au bord des précipices, face aux gouffres, en proie aux sortilèges du vide. Ainsi, parmi mes amis japonais, Tatsuo Satomi est de ceux dont l'approche de Bataille passe essentiellement par la pratique, effective, du zen, une recherche tout à fait personnelle donc.

D'un autre côté, une autre valeur d'usage de Bataille porte en effet sur les questions politiques et économiques, et il est vrai que ce qu'il appela « économie générale » est un des vecteurs de réflexion les plus intéressants et les plus étudiés aujourd'hui dans son œuvre. Ceci dit, il m'est difficile de vous répondre précisément sur ces questions ; néanmoins, il est évident que ce que Bataille a pensé par exemple en termes de « dépense improductive », de « part maudite » irrécupérable par un « système », d'au-delà de la servitude de *l'utilité*, ou de résistance aux forces d'homogénéisation, est en opposition directe aux réductions politico-économico-rationnelles de la vie et du réel sur lesquelles reposent l'actuelle doxa et le capitalisme consumériste, qui consiste en une exploitation économique du désir, alors qu'avant le XXe siècle – je pense à ce sujet aux analyses de Bernard Stiegler – il s'agissait d'une exploitation symbolique du désir. Ce qui transparait à travers cette « économie générale » est également le souci de la communauté, ouverte, car toujours à (re) faire, en devenir, « communauté » dont rien ni personne ne peut se dire le maître, sans appropriation donc. Car pas plus que la langue, la communauté n'est une essence ou une propriété, elle est à faire, à *personne, de personne*, donc par tous, dans un être-ensemble, *singulier pluriel*, comme don ou dette, inachevée, être-en-commun qui nous rappelle à notre propre étrangeté et altérité. Dans ces infinis et permanents échanges entre le propre et l'étranger, le propre et l'impropre, le propre et le lointain, le familier et l'étranger, on devrait méditer profondément cette injonction de Hölderlin, ce sans-patrie rêvant d'une communauté ouverte, dans sa fameuse lettre à Böhlendorff : « Mais ce qui nous est propre, il faut l'apprendre tout comme ce qui nous est étranger [...] car, répétons-le, le plus difficile, c'est le *libre* usage de ce qui nous est *propre*. »

Comme on est loin des phantasmes de l'origine, de la pureté et de l'homogénéité, que l'attachement à cette hypostase, image idéale de la communauté, charrie, terreau de tous les replis identitaires, communautaristes ou nationalistes, sans parler de certains discours

abjects et obscurantistes, légitimés par le plus crasseux « bon sens », sur la hiérarchie des « cultures ». À cet égard aussi, le souci de Bataille est évidemment très éloigné de l'actuel jeu de dupes de la société, de ses leurre mortifères et des ruses de *l'identité*, qu'elle soit « nationale » ou pas (objet de tant de récents débats en France) ; à ce propos, j'ai envie de citer cette phrase du surréaliste belge Louis Scutenaire : « Il y a des Français qui se croient français », à quoi pourrait faire écho la férocité de Baudelaire : « Le Français est un animal de basse-cour ». L'identité, ce concept fantôme, piège symptôme de notre époque – « il est dangereux d'essencier », prévenait Michaux – demeure en grande partie une fiction, car toujours indéfinie et infinie.

Mais dans ces questions aussi, on en revient toujours à une inquiétude du « sens », dans l'affrontement du « négatif », une manière de « nommer le possible, répondre à l'impossible », comme dit Blanchot. Et concernant « l'économie générale », cette « économie à la mesure de l'univers », ce qui est central avec Bataille est cette faculté de tout lier, de considérer ce qu'il nommait « l'homme entier », dans ses relations aux autres et au monde, au cosmos, une sorte de pan-vision qui apparait dès ses premiers textes, dès *L'Anus solaire* par exemple, et qui rappelle autant « l'homme indivisible » de Montaigne ou Sade, « l'homme total » rêvé par Nietzsche que la voie de l'unisme et d'une grande réconciliation cosmogonique de Malcolm de Chazal ou la rencontre par Raymond Abellio de l'ésotérisme et de la phénoménologie au sein de « la structure absolue ». Un même rêve d'unité, sans transcendance et sans exclusion de la multiplicité des singularités, une façon de relier toutes choses dans leur interdépendance, sans les médiations que la science, la philosophie ou la religion interposent entre le monde et la conscience. Une parole à la fois poétique, politique et po-éthique, qui, par un usage illimité du *gai savoir*, instaure le règne des échanges. Car tout ce qui sépare anéantit – c'est en cela aussi que Bataille est fascinant et que son œuvre continue de nous interroger et de nous tenir en alerte, aux aguets, même s'il est sans doute de plus en plus périlleux de tout lier comme lui, dans un discours qui mêle à la fois philosophie, phénoménologie, érotisme, économie, politique, esthétique, histoire, sociologie, anthropologie, ethnologie, psychologie collective, métapsychologie, psycho-pathologie, sciences, physique...



Ainsi, sans céder à la déploration, je ne suis pas absolument certain de l'écho que le versant politico-économique de la pensée de Bataille, au-delà des changements de contextes historiques, puisse avoir aujourd'hui... car de même que le surréalisme a été le plus émancipateur courant de pensée du siècle passé (ce que Bataille reconnut, déclarant : « en matière d'arrachement de l'homme à lui-même, il y a le surréalisme et rien »), les grands projets et propositions d'émancipation et de libération de l'homme apparus durant l'histoire tragique de ce siècle, les grandes utopies, tous les rêves de monde meilleur, sont aujourd'hui largement caricaturés, moqués, pour le coup très « inactuels », le mot même de « révolution » n'étant même plus ridicule, mais presque imprononçable. Mais sans doute est-il important d'insister sur ce « presque », tant le renoncement serait accablant qu'il fallût ne plus pouvoir le prononcer du tout. Néanmoins, Maurice Blanchot n'écrivait-il pas un an après mai 68 : « La révolution est derrière nous : objet déjà de consommation et parfois de jouissance », avant d'ajouter : « Mais ce qui est devant nous, et qui sera terrible, n'a pas encore de nom. » Ceci dit, même à une époque qu'on peut aisément qualifier de temps des illusions perdues, avec les récents rebonds de la crise financière, qui n'en finit pas, et est loin d'être finie, on voit surgir un peu partout des sursauts collectifs de lucidité et de révolte, comme autant de brandons rallumant l'espoir de refaire un monde neuf. Mais je dois vous avouer une certaine méfiance à l'égard des organisations (de la révolte) et des aventures collectives...

OM : *...oui, elles prennent souvent la forme d'une « montée de pulsions » qui peut entraîner des désastres, comme l'anticipe Bataille dans « La Structure psychologique du fascisme », en 1933... Vous avez abordé « Bataille et le Japon » : ce sera important que l'on y revienne. Mais une question me vient tant que l'on évoque le versant économique-politique de l'œuvre de Bataille : Bataille-résistant aux forces d'homogénéisation, Bataille anti-capitaliste et anti-fasciste, recherchant pendant un temps à fonder la « communauté de ceux qui n'ont pas de communauté », qui aurait été une communauté sans tête (« acéphale »), et Bataille tout de même assez libertaire : aurait-il eu des tendances anarchistes ?*

VT : Oui, concernant ces aventures collectives, au moins dans le champ de la politique, elles entraînent parfois des débordements ou errements qui sont aussi

une aliénation de la singularité des individus, une affirmation et une prééminence des rôles ou des identités au détriment de l'individualité. En tout cas, Bataille en sentit assez vite les limites et les dangers, se mettant peu à peu comme en dehors de la mêlée, en même temps qu'il comprit très tôt, bien avant les débats, suscités par Sartre, autour de « l'engagement » de la littérature, que celle-ci ne devait en aucun cas se mettre « au service de », un « NON SERVIAM » catégorique étant la devise qu'il lui assigna, dans un refus de toute subordination, assez proche de celui de Benjamin Péret pour qui la poésie instrumentalisée signait « le déshonneur des poètes ». Mais sans doute est-ce le propre des antinomies de la révolte organisée, tout au moins dans sa dimension politique, qu'elle finisse par perdre sa pureté et se déshumanise en quelque sorte, victime de la grandeur même de sa cause, ce qu'exprimait très nettement Stanislas Rodanski dans sa « Lettre au Soleil Noir » sur « La Révolte en question » (1952) : « La révolte est sans espoir, entachée de sang. »

Alors, parler de « tendances anarchistes » chez Bataille est peut-être aller un peu loin, quoique... même s'il n'y a pas clairement affiliation, la proximité est bien là. Le fait est qu'après un engagement très visible et actif, au sein de plusieurs groupes et revues, dans les années 1920-30, époque où il fut d'ailleurs parmi les premiers à afficher un clair et virulent anti-fascisme, peu à peu il se retire de l'action politique, du moins dans ses manifestations collectives et visibles, abandonnant tout projet, tout espoir (?), d'efficacité politique. Sa méfiance de tout pouvoir (politique), qui n'est souvent qu'un masque du religieux, une volonté intransigeante de ne pas se rendre, son rejet de toute activité ancillaire, du projet, au sens métaphysique, comme de toute autorité, symbolisé en effet par la figure d'Acéphale, l'apparentent très nettement à l'anarchisme. Rappelez-vous cette phrase dans *Le Bleu du ciel* : « tout renverser, de toute nécessité tout renverser ». Ce qui ne signifie nullement indifférence ou perte du sens de l'histoire, mais plutôt comme un dégagement, une distance vis-à-vis de la *praxis* et de l'actualité immédiate, qui permet d'avoir une vision sans doute plus lucide (distance dont la plupart de nos dirigeants manquent cruellement aujourd'hui), une manière d'ouvrir l'histoire (ce qu'il appellera « l'Histoire universelle »), d'en revenir à une vision plus large, transhistorique, de « l'homme entier », vu par le prisme d'une « hypermorale », dans son *inactualité*. Ouverture du temps inséparable d'un souci de la constellation

homme-monde qui apparaît comme une « chance de la pensée », dont Kostas Axelos a pu dire qu'elle « peut parfois échoir à ceux qui la tentent, broyés par elle, à ceux qui à la fois rétrocedent, présentifient, anticipent », plutôt que de foncer aveuglément en avant. Dès lors, on pourrait être étonné par exemple du peu de place qu'occupent dans les écrits de Bataille les questions centrales de ces grands « trous noirs » de son siècle que furent Auschwitz ou Hiroshima, surtout si on les compare par exemple à ceux de son ami Blanchot, dont le souci croissant de la Shoah constitue le néant central de sa pensée ; mais cela ne signifie nullement qu'il ne fut pas bouleversé et en inquiétude de ces catastrophes contemporaines, en tirant d'ailleurs des conclusions déchirantes et fortes, considérations inactuelles d'un humanisme déchiré, selon lesquelles : « comme les Pyramides ou l'Acropole, Auschwitz est le fait, est le signe de l'homme. L'image de l'homme est inséparable, désormais, d'une chambre à gaz... » Véritable vertige métaphysique.

Ainsi, chez Bataille, l'offensive révolutionnaire cède la place au symbolique, au mythe, fût-ce à travers « l'absence de mythe » du monde moderne, en fait à la pensée, comme pure révolte. Et finalement c'est là que se situe le politique pour Bataille, comme pour tout écrivain, dans un refus de toute oppression mais aussi de toute soumission, en retrait du politique, mais sans s'en retirer totalement, « en retrait », mais pas « en retraite ». Signe d'un dénuement et d'une impuissance de la littérature face à l'histoire ? Sans doute, en tout cas, dans les rapports entre langage, écriture et politique, l'exigence littéraire ne s'occupe qu'indirectement de l'exigence publique, et cet écart, sorte d'engagement dans le dégageant, s'oppose évidemment à la notion de *littérature engagée*, selon laquelle Sartre confondit *la plume et l'épée*. De ce point de vue, Bataille et Blanchot sont éminemment proches, dans leur solitude et leur retrait, considérant la littérature comme un « pouvoir sans pouvoir », un questionnement béant, en dehors de toute « parole d'absolue vérité », toute autorité expiée, s'en remettant à l'impersonnel, à l'anonymat ou au silence. Dès lors, parler, écrire n'est pas agir, à partir de quoi Adorno aura pu dire qu'« une solitude intangible est pour l'intellectuel la seule attitude où il puisse encore faire acte de solidarité ». À cet égard, on mesure d'emblée l'abîme d'une telle position par rapport à la posture, voire imposture, de tant de nos « intellectuels » du moment qui, à travers le présentisme et l'espace fébrile

de « la communication », font profession (médiatique) d'afficher leurs clowneries, le plus souvent séduits par les sirènes de la vénalité et de la vanité, et ne font que précipiter le déclin d'une figure naguère magnifiée et porteuse de sens. Pour une part, en raison de leur renoncement inavoué, leur attrait du marketing et leur courtisanerie, ce déclin est le fait même de ces pantins ou intermittents de la pensée comme de la politique, avatars de l'intellectuel domestiqué, que Michel Surya a portraituré « en animal de compagnie ».

Sans « compagnie », le dessaisissement de Bataille s'aventure dans des paysages inconnus, et sur un autre plan, poétique ou mythique, car la langue elle-même, quand elle remet la poésie en mouvement, « le langage de l'impossible », a un pouvoir d'émancipation, au risque de la folie. De fait, son exigence communautaire se situe donc au-delà de l'activisme politique, dans une forme de « communauté négative », dont le vœu passe par une commune exposition à l'inconnu, à la mort – puisque c'est la mort qui fonde véritablement la communauté des êtres mortels. Une communauté, fût-elle *impossible*, *inavouable* ou *désœuvrée*, ancrée dans l'amitié, dans une *politique de l'amitié* et de l'anonymat, que Maurice Blanchot développera, héritant cette idée de Bataille, tout en la libérant de la représentation du sacrifice et de la tragédie, de ce mythe fusionnel de « la communauté des amants » et de l'extase sacrificielle que Bataille envisageait comme autant de sorties du langage (toujours cette misologie déjà évoquée). Bataille débordant largement *l'espace littéraire*, emporté par « le vent du dehors » et une vision de la vie dominée par le tragique nietzschéen. Une communauté qu'on pourrait dire dérobée, puisqu'elle est en même temps « absence de communauté » ou « impossible communauté » ; mais Bataille ne réduira jamais l'individu et sa conscience au solipsisme de son « ipséité », se situant « hors de soi », dans un glissement, abîme ou extase, hors des limites du « je », à travers l'amitié ou l'amour, en marge des machinations de l'histoire, comme des soliloques égotistes.

Par rapport à la politique ou au temps historique, la littérature telle qu'il la conçoit entretient le même rapport « hors temps », comme un « appel au dehors », dans « le temps hors temps de la littérature », comme dit Blanchot, livré au nomadisme de la vérité absente, le sens n'étant jamais donné, toujours à inventer. C'est sans doute le propre de la littérature d'être, selon la

formule de Borges, « cette imminence d'une révélation qui ne se produit pas », sa prescience, restant au seuil de ses vœux impossibles, dans « le vent de l'éventuel ». Ainsi, la littérature n'appartient pas au monde, car le langage est toujours entre « la réalité » et nous. Une forme de désertion intérieure, une façon aussi de revenir au monde sensible, à la question de la liberté, aux forces tragiques, d'affronter les ténèbres extérieures et intérieures, par le mythe et la poésie, en réinventant, comme les surréalistes, mais à sa manière, le désir, le sens, la pensée. Une position d'ouverture et d'infini qui consiste sans doute à « habiter en poète » ce monde et que Paul Celan définissait ainsi : « le poème n'est pas hors du temps. Certes il prétend à l'infini, il cherche à passer à travers le temps – à travers, non par-dessus. » Il me semble que c'est sur ce « méridien » que Bataille s'est situé, car la question est toujours de « comment s'en sortir sans sortir », en butte au *malaise dans la civilisation*, qui est avant tout une question de pouvoir et de liberté individuelle.

OM : *Je suis touché que vous ayez cité cette phrase : « l'image de l'homme [...] inséparable d'une chambre à gaz ». Il s'agissait d'une réaction au livre de Sartre, Réflexions sur la question juive, dans la revue Critique en 1947, si je ne m'abuse. La lecture de cet article dans ses œuvres complètes m'avait profondément marqué : je trouve qu'ici, comme souvent dans son œuvre, il pose bien, avec une très grande justesse, la responsabilité de l'humanité vis-à-vis d'elle-même, après la mort de Dieu. Après ce petit écart politique – on y reviendra sans doute –, revenons à ce que vous connaissez le mieux : vous disiez tout à l'heure de ses romans et récits qu'ils ne sont pas « hermétiques » ; en effet, ils peuvent être lus comme des récits salés, épicés, voire très épicés. Mais ils ne peuvent être lus que comme des écrits pornographiques, à mon sens, si l'on ne sait pas, par exemple, que Madame Edwarda est en lien avec la deuxième partie (« Le supplice ») de L'Expérience intérieure – Bataille disait lui-même qu'il en est la « clé lubrique » –, ou que Le Bleu du ciel est le prolongement romanesque de sa réflexion sur les totalitarismes dans les années 1930. Et c'est le cas de tous ses écrits fictionnels qui interviennent lorsqu'il bloque sur une portion théorique de son travail ; pour le dire autrement : ce n'est pas de l'érotisme à bon prix. On passe à côté de quelque chose lorsqu'on ne sait pas ça, il y a tout de même des clés à avoir, vous ne pensez pas ?*

VT : Vous touchez là un point essentiel de l'œuvre de Bataille, et votre question sous-entend à la fois sa singularité et son « inactualité » (décidément, ce mot revient souvent, j'ai l'impression), si l'on considère d'un côté l'ensemble d'une œuvre et de l'autre la littérature dite « érotique » en général. Au passage, comme le disait André Pieyre de Mandiargues, il n'est pas impossible que, depuis que l'écriture existe, l'érotisme ait été « le principal moteur de la littérature », avec, irréfragablement lié, le sentiment amoureux, ce « noyau de la comète », selon la signifiante image de Benjamin Péret. De fait, l'œuvre insolite de Bataille, mélange hétéroclite, *hétérogène*, de récits, essais, poèmes, échappe à tous les cloisonnements, par exemple générique. Dictée avant tout par le feu des passions et une expérience unique de pensée, sa cohérence n'est pas évidente, se dérobe, en tout cas ne fait pas système, constituant un tout désordonné (malgré les grands projets de « sommes »), mouvant, ouvert, en excès, insaisissable, infixable, volatile, partant en éclats, éclairs, fusées (« de la vaporisation et de la centralisation du *Moi* »), d'où une écriture en ébullition, effervescence, incandescence, avec ses méandres, ressassements, vertiges, précipices, *trous* : « J'écris pour qui, entrant dans mon livre, y tomberait comme dans un trou, n'en sortirait plus. » Comme un *trou* dans le grand *Tout*.

À l'intérieur de cet ensemble, on peut dire que les récits, *part maudite*, voire monstrueuse, fonctionnent comme une mise en mouvement ou mise en jeu, un déchaînement des écrits théoriques, à la fête, une fête de la pensée et un saut dans l'abîme, invitant à la danse, « terrible danse », s'acheminant vers « le non-mental » – Bataille n'écrit-il pas dans le chapitre de *L'Expérience intérieure* que vous citez justement : « je vis d'expérience sensible et non d'explication logique. » En effet, à travers cet enracinement sensible du discours et la frénésie de cette écriture labyrinthique, les fictions ont évidemment des complicités cosmiques et des résonances philosophiques avec la partie plus spéculative de l'œuvre, tout comme elles ont une origine biographique très importante, dont il serait toutefois malaisé et superflu de vouloir démêler la part réelle de la part imaginaire, la vérité de l'œuvre se situant au-delà de telles dérisoires mesures. Mais je crois qu'on peut aussi les lire en les prenant de plein fouet, en toute innocence, si l'on peut dire, en toute cruauté aussi, leur violence et leurs déchaînements irraisonnés n'en surgissant alors que plus crus, percutants, en vertu d'un secret manifeste, l'énigme même de l'érotisme et la « vie

secrète » de Bataille, ce qui fait que sa voix vacille sans cesse entre cri et silence, délire et raison : « Ce livre a son secret, je dois le taire : il est plus loin que tous les mots », écrit-il dans *Madame Edwarda*. Et j'ajouterais d'ailleurs que les fulgurances de ces récits échappent à un ressassement parfois pesant dans le discours théorique. Même si le tout de l'œuvre reste indissociable, la part fictionnelle charriant la pensée, tout comme chez Sade, qui mit à proprement parler *la philosophie dans le boudoir* – qu'il suffise de citer par exemple cette fulgurance : « Je voudrais que l'univers cessât d'exister quand je bande. » À sa suite, Bataille oblige à penser, à sentir et à voir, ensemble, selon une *mise à nu*, une crue, sans « redingotes mathématiques » (ou autres), sans masque, sans « guenilles philosophiques », ou plutôt sous les guenilles de Madame Edwarda, crûment : « Je pense comme une fille enlève sa robe. » Dénudation et ouverture de la pensée, « pensée dérobée » comme épreuve de la vérité dérobée, selon une indistinction entre littérature et pensée, qui est la marque même d'une littérature qui bouleverse l'esprit et la vie, une tentative de penser et vivre autrement – sillon également creusé par Breton, Blanchot, Klossowski, Fardoulis-Lagrange, Luca... C'est ainsi que lors du procès de « l'Affaire Sade », en 1957, Bataille viendra témoigner au nom de la philosophie.

Donc, à la fois fête de la pensée et furie des sens, selon une matérialité de la pensée et de la liberté que seul Sade, avant lui, avait énoncée avec une telle radicalité et de tels excès dans l'imagination, agitant tous ses pouvoirs érotiques, symboliques et métaphoriques. Excès que – pardon de citer Sade alors même que vous m'interrogez sur Bataille, mais vous connaissez l'importance extrême qu'il revêt pour lui – Sade donc évoquait dans une lettre de 1783 à sa femme comme « ces écarts dangereux d'une imagination trop ardente ». Et quelques mois plus tard : « Ma façon de penser, dites-vous, ne peut être approuvée. Et que m'importe ? Bien fou est celui qui adopte une façon de penser pour les autres ! Ma façon de penser est le fruit de mes réflexions ; elle tient à mon existence, à mon organisation », ce qui fait que son œuvre devint le but de sa vie, constituant ce que Maurice Heine pourra voir comme « l'instrument d'une œuvre philosophique qui est la plus redoutable machine de guerre que le matérialisme ait jamais construite en vue de l'affranchissement absolu de l'homme. » Car le fameux « flambeau des passions », brandi par Juliette, allume aussi celui de la philosophie, étant à la fois « celui de Minerve et celui de Vénus ». Chez Sade donc,

comme chez Bataille, au-delà même de leurs différences, il y a cette inséparabilité de la pensée et du corps, une pensée incarnée, cet envahissement de l'imaginaire par l'irréalité du désir, une « conscience physique de l'infini » et pour reprendre cette autre formule d'Annie Le Brun, une façon de « donner corps à l'idée, donner des idées au corps ».

Dans ce contexte, il est évident que les récits de Bataille ne sont pas de simples jeux de libertinage anodin, fussent-ils des plus sulfureux ou « épicés », comme vous disiez, comme ils ne se limitent évidemment pas à une exhibition d'images provocantes ou crues, à la différence de la médiocrité de certaines littératures contemporaines, étiquetées d'emblée « érotiques », qui ne sont le plus souvent qu'un étalage sordide de platitudes, d'une crudité de langage et d'une misère symbolique et poétique qui évacue tout éperdu, tout vertige, une sorte de « sexe-réalisme » sans trouble, sans inquiétude, sans mystère, sans passion, sans imaginaire, sans révolte non plus, au final sans désir – ce qui est tout de même un comble si l'on parle d'érotisme. Littérature de nos années « porno-chic », qui n'est qu'un héritage de ce que l'on a appelé « la Révolution sexuelle », avec son « grand mouvement de libération des corps et des sexes », ses illusions de « libération sexuelle », engendrant ce « libéral-libertinage » épingle par Gilles Châtelet, un érotisme le plus souvent rendu à l'insignifiance, à la platitude d'une mécanique organique, qui ignore à quel point ces forces, ces désirs, jusqu'à ces corps, qui nous emportent, ne nous appartiennent même pas, et que l'expérience érotique est une perte d'identité. Nouvelle illustration de cette *catastrophe du sensible* et de cette *crise du sens* dont nous parlions précédemment. Alors même que l'érotisme et l'amour, à travers la dynamique commune de l'imaginaire et du désir, leurs infinies possibilités, allument cette flamme qui à la fois nous interroge le plus, comme un « étrangement » de nous-mêmes, nous hèle, nous emporte et nous fascine, l'espace vertigineux d'un trouble : un infracassable noyau de nuit, comme un « trou noir » éblouissant, où se joue notre liberté, tout le côté fuyant de la vie, selon notre indécidable partage entre visible et invisible, entre ce qui est et ce qui n'est pas.

Dès lors, que signifie réellement cette formule de « littérature érotique » ? Dans l'introduction de son immense *Anthologie historique des lectures érotiques*, Jean-Jacques Pauvert signale d'emblée qu'elle est vide

de sens, et de citer cette réponse définitive de Marthe Robert dans *La Vérité littéraire* : « La littérature en tant que telle ne supporte pas la qualification ; elle est tout court ou elle n'est pas du tout, et dès qu'on la classe dans des catégories limitées, en la disant par exemple érotique, policière, régionale, féminine, engagée, elle perd sa seule qualité incontestable, qui est refus de se spécifier. » Jean-Jacques Pauvert rappelle aussi qu'en 1968, alors même que des slogans brandissaient l'interdiction d'interdire, d'autres stigmatisaient les livres de Bataille, présenté comme un « pornographe bourgeois pourri », tandis qu'à la même époque, d'autres encore, sous la bannière du féminisme, rêvaient d'interdictions au nom d'une morale rationnelle. D'où vient donc le scandale de Bataille ? et ce soleil noir qui éclaire ses textes éminemment sensualistes, voire sensationnalistes ?

La transgression de Bataille réside en fait dans sa violence poétique et dans la manière dont il côtoie le néant, « ce néant central » de la mort à hauteur duquel il tente de se tenir, entre le néant et l'infini, dans l'angoisse essentielle de la mort. Si bien que pour lui, l'écriture comme dévoilement est une exposition à la mort et finit par plaider *coupable* (ce qui le différencie de Sade). Tel le cœur battant de notre nuit, l'expérience érotique est cette fragile mais incandescente passerelle d'un néant l'autre. Ce qui demeure sans doute un scandale, au-delà de la subversion des valeurs morales et des excès érotiques eux-mêmes, qui choquent tant les « honnêtes gens », les « gens de bien », est qu'un écrivain, un penseur, puisse faire que l'érotisme lui-même, matériellement, se mette à penser. Car à travers l'écriture, c'est bien de cela dont il s'agit, drainé par le désordre et l'aveuglement érotiques, que l'exaltation de cet « impensable » puisse mettre la pensée hors de ses gonds, la livrant et la dérober à la fois au silence. « Quoi qu'il en soit, écrivait Bataille dans "Le Paradoxe de l'érotisme", de deux choses l'une : ou la parole vient à bout de l'érotisme, ou l'érotisme viendra à bout de la parole. » Après Sade, peu auront écrit comme Bataille avec une telle liberté et une telle puissance de sidération. Pourtant, l'érotisme qui peut conduire à l'horreur, voire au crime, continue de susciter les plus vives condamnations, si bien que demeure suspendue la question que posait déjà Montaigne : « Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne et pour l'exclure des propos sérieux et réglés ? Nous prononçons hardiment : tuer, dérober, trahir ; et cela, nous n'oserions qu'entre les dents ? Est-ce à dire que moins nous en exhalons en

parole, d'autant nous avons loi d'en grossir la pensée ? »

Tout dire ou ne rien dire, autre forme du « parler pour parler » de Novalis ; en même temps, on se heurte là à une aporie inhérente à la littérature et au langage, aux limites périlleuses du sens. Mais c'est la tâche même de la littérature, « ce jeu insensé d'écrire » (Mallarmé), que d'introduire du sens, du moins d'en tenter la représentation, selon cette exigence de sens qui n'est autre que l'existence en tant qu'elle n'a pas de sens.

OM : *Au nombre des influences essentielles de Bataille, il y a donc le divin marquis, Sade, dont vous venez de nous parler. Mais il y a également Nietzsche, que Bataille a découvert aux côtés de Léon Chestov au début des années 1920. Serait-il juste de considérer qu'il y a une continuité dans l'entreprise de déconstruction de tout théisme, de toute transcendance, de Sade à Bataille, en passant par Nietzsche, du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle ? Je précise ma pensée, très schématiquement : Sade se serait opposé violemment à Dieu, Nietzsche aurait annoncé sa mort, et Bataille l'aurait remplacé...*

VT : Parmi d'autres noms encore, dont l'influence fut sans doute moindre mais pas anodine, il convient d'ajouter celui de Hegel à ces deux pôles majeurs que vous mentionnez, puisque Bataille tenta de conjuguer Hegel et Nietzsche, le système et la philosophie ivre et artiste, la dialectique et le tragique. Vous posez là une question complexe, à laquelle, bien sûr, de prime abord, on peut répondre en disant qu'il y a une filiation évidente de Sade à Bataille, en passant par Nietzsche, sans occulter toutefois de notables différences, au-delà même du contexte historique, dans les positions que ces trois penseurs affichent vis-à-vis de la question de Dieu, des religions et du sacré en général. Différences qui nécessiteraient des approfondissements, donc vous me pardonnerez d'en rester à quelques remarques inchoatives, en commençant par dire qu'un écart majeur entre Bataille et ces deux « alliés substantiels » réside dans la hantise permanente, voire l'obsession, qu'il a du sacré, le tout autre, même si sa *Somme athéologique* ne constitue nullement une théologie négative ou un théisme déguisé, comme certains ont bien voulu le dire. Assassin de Dieu par la puissance dissolvante d'un rire majeur, Bataille se situe en dehors de toute religion et de toute transcendance, certes, mais on peut tout de même parler d'un enragé du sacré, d'un « inconsolable veuf du sacré », en détournant le fameux énoncé de

Sartre stigmatisant son mysticisme négatif. Ceci étant dit, il est clair que se dessine entre eux, à partir de Sade, qui y met la plus grande radicalité, la généalogie d'une déconstruction du théisme, visant à éradiquer l'idée de Dieu et à désaliéner l'homme ; mais sur cette question précisément, il apparaît clairement que seul Sade en a tiré les conclusions et les conséquences les plus extrêmes, avec le plus de lucidité et de fureur. Car Sade fait beaucoup plus que s'opposer violemment à Dieu, il le nie radicalement, et son athéisme proclamé vise précisément à « déraciner » définitivement Dieu « du cœur des hommes », si bien qu'à la fin il *engueule surtout les humains et l'univers*, au point de penser celui-ci sans l'homme. Sur cette question, parmi les innombrables exégètes de son œuvre, à mes yeux, c'est encore Annie Le Brun qui me paraît avoir tenu le discours le plus lucide et fidèle aux furieuses idées de Sade lui-même. À ce sujet d'ailleurs, il y a là un clivage de taille, si l'on se souvient que Bataille écrivait dans *La Littérature et le mal* que « rien ne serait plus vain que de prendre Sade, à la lettre, au sérieux. » Mais précisément la pensée de Sade doit être prise avec le plus grand sérieux, selon le jeu sérieux du monde, car s'il représente bien « un absolu », comme l'écrivit Maurice Heine, c'est bien plus littéralement que littérairement, « littéralement et dans tous les sens », au-delà d'un « absolu littéraire », tel que le conçut Maurice Blanchot. « Il n'écrit pas seulement, dit Heine, chaque fois qu'il le peut, que Dieu n'est pas, il pense et agit constamment, il teste et meurt en conséquence ; et cette inébranlable certitude de son orgueil est sûrement ce qu'on lui a le moins pardonné. » Son athéisme est avant tout une question vitale, existentielle, bien plus qu'une question philosophique ou intellectuelle.

Absolument athée donc, dans un *écart absolu*, rejetant toute idée de limite, Sade part des incompressibles arcanes du néant, cherche la vérité de l'homme sans Dieu, et ce faisant, la révolution de sa pensée consiste en un rapport érotique au savoir. Car, pensant à partir de notre nudité, il met à nu le fonctionnement réel de la pensée, selon ses liens organiques avec le corps, « une érotisation générale », dit Annie Le Brun, qui consiste à montrer que la réalité du corps et du désir se tient sous toute conduite humaine. Préfiguration de la libération de l'homme par la connaissance de ses mécanismes sexuels telle que la tentera Freud. Cette dénudation des passions s'accompagne d'une désocialisation, un rejet social d'où la notion de « communauté » est bannie, et s'énonce selon

une logique proprement passionnelle, qui arrache tous les masques de dupes, tous les mensonges évidemment religieux et idéologiques, sans jamais prétendre à quelque universel, sans illusion anthropocentriste, en dehors de tout système logique. Bien sûr, Nietzsche s'inscrita dans cette lignée, montrant que ces croyances et les constructions du monde sont des anthropomorphismes, sans toutefois le même enracinement dans le corps, mais condamnant tout autant la duperie de Dieu et des religions, dont les sources tiennent selon lui au « besoin de croire », tandis que Sade parle surtout d'ignorance et de peur. Mais la fureur métaphysique n'est pas la même, et tandis que Sade, avec une violence volcanique, va seul et jusqu'au bout de son matérialisme radical, Nietzsche, en contempteur de la décadence, s'engage, selon une voie à la fois extatique et poétique, jusqu'à la folie, dans une métamorphose du monde, à travers un système de contre-valeurs, ce qui n'est évidemment pas le cas de Sade.

Par ailleurs, « la mort de Dieu » proclamée par Nietzsche ne règle pas le problème si l'on peut dire, car au-delà même du fait qu'elle modifie radicalement la question de « la mort de l'homme », préfigurant le post-humanisme, elle n'évacue pas l'idée ni la hantise de Dieu, ne le liquide pas, et Nietzsche de se confronter aux déserts du nihilisme, tout en pressentant la survie de l'ombre de Dieu : « Dieu est mort ; mais telle est la nature des hommes que, des millénaires durant peut-être, il y aura des cavernes où l'on montrera encore son ombre. – Et quant à nous autres, il nous faut vaincre son ombre aussi ! » Et c'est précisément dans cet espace, non de veuvage de Dieu, mais de vide laissé par son absence, après « la mort de Dieu », que va s'inscrire Bataille, hanté par la folie de Nietzsche et considérant l'absence de sens comme une chance à saisir, mais également hanté par un sacré perdu, sans transcendance, immanent. Ainsi Bataille hérite à la fois de Sade et de Nietzsche, de cet *au-delà du bien et du mal*, sans toutefois la même violence dans l'affirmation que Sade ni la même transmutation générale des valeurs à laquelle se livre Nietzsche, même si sa « morale du sommet », exposée dans *Sur Nietzsche*, rejoue à sa manière la danse de Zarathoustra et rejette les dés, dans une mise en jeu où la volonté de puissance devient volonté de chance, le surhomme homme entier, la négativité du positif négativité sans emploi. Mais ce séisme de la pensée prophétisé par Nietzsche semble avoir été largement escamoté. En effet, le coup brutal, sinon fatal, qu'il porta à la métaphysique occidentale, dans

sa dévastation de l'autorité des valeurs, des préjugés et des idéaux moraux par lesquels une civilisation asservit, son travail de ruine (de Dieu) passant par cet « art divin » de l'oubli, ne semble pas avoir entamé la permanence du règne des idoles, alors même qu'il visait la vérité vivante de l'homme.

Comme Sade, Bataille affronte en face le néant, mais dans les écarts entre eux, il conviendrait également d'interroger plus à fond la permanence de certains pôles ou idées qui sont totalement étrangers à Sade : l'idée de communauté, que désacralise totalement Sade, des dualismes tenaces (haut/bas, beauté/laideur, bien/mal, corps/esprit, etc.) dans le discours, même s'ils sont dépassés au sein d'une dialectique déchirée ou ouverte, la hantise du sacré comme *coincidentia oppositorum*, l'articulation du désir et de la transgression, l'alliance d'Éros et Thanatos avec cette fascination pour la mort... Certes Bataille sentit bien le malaise et la béance immense de l'espace mental ouvert par Sade, mais un certain flou métaphysique embrume parfois son discours, comme s'il ne pouvait aller jusqu'au bout des représentations, insensées, qu'osait Sade, empêché par un ressassement théorique, cette misologie déjà évoquée, cette impossibilité de dire, « les sables mouvants » des mots. Tandis que Sade dit ; son autre façon de penser consiste en un discours forcené, tout entier dans l'affirmation, serait-elle la plus scandaleuse ou outrancière, et non dans la négation (comme l'écrit Blanchot), afin de représenter, débarrassée de toute religiosité et idéologie, la monstrueuse étrangeté au cœur même de nos passions. Ce disant, selon un excessif pouvoir des mots et une joie sauvage de dire, il montre comment l'humain n'existe qu'à travers l'imaginaire, le désir, tandis que Bataille, comme Blanchot du reste, butte sur l'indicible, le silence, l'impensable.

« Bataille aurait remplacé Dieu », dites-vous... peut-être, mais par quoi si ce n'est la simple déchirure, née de l'éclatement voilé du monde rationnel, un vide et un silence vertigineux, celui d'un non-savoir, ancré dans l'absence ou plutôt l'éloignement de Dieu, une hébétude même, ouvrant sur des espaces infinis : ainsi, « au lieu de Dieu, il y a la chance ». Une passion risquée de l'infini, indexée à cette crue qui déborde les limites de la raison, « notre pâle raison [qui] nous cache l'infini ! », comme disait Rimbaud. De dire qu'il est sans Dieu ne suffit donc pas, car, malgré tout, il ne cesse d'être hanté par le sacré, le vide même... En l'absence de fondement, que ce

soit Dieu ou la raison, Bataille se situe en dehors aussi de l'existentialisme et de toutes les questions relatives à l'humanisme, voire au post-humanisme, à travers l'idée de « la mort de l'homme ». Dans son retournement nietzschéen de l'hégélianisme, il s'agit moins d'un achèvement de l'humain, au sens de la téléologie de Kojève, que de sa dissolution ou son désœuvrement... le vide ouvert par la mort de Dieu demeure donc abyssal, dans un désastre obscur. On mesure là la différence avec la furie dévastatrice et l'orgueil de Sade, autrement intempestif, tandis que Bataille, à maints égards *homme du souterrain*, aiguillé par la peur, ce tremblant de la peur qui fait vibrer son écriture, ne sort pas de la nuit, aime la nuit, « ce débat de l'être dans la nuit », jusque dans les tourments de l'angoisse même. C'est dans cette mise en danger permanente et attiré par l'abîme et les excès de mythologie féroce que l'a dépeint son ami Michel Fardoulis-Lagrange, sans doute au plus près dans *G.B. ou un ami présomptueux*, lequel, héritier de Nietzsche comme lui, mais se défiant de cet attrait morbide de la perte et du gouffre, de sa « conscience malheureuse » du désastre et de sa *culpabilité* ontologique, lui reproche au final de trahir l'innocence et d'obscurcir le mystère, préférant quant à lui les « évidences occultes » d'un athéisme solaire. Mais l'écrivain, comme l'artiste, ne travaille-t-il pas toujours dans l'obscur, cherchant une lampe dans la nuit ?

Il n'en reste pas moins que, dans leur procès sans fin contre Dieu, Sade, Nietzsche et Bataille ont conscience, chacun à leur manière et en tirant des conclusions différentes, que notre vie, sans Dieu, dans un monde privé de vérités éternelles, est constitutivement tragique, et que l'apprentissage d'être humain consiste à être mortel, vivre et/est mourir, sans qu'aucun dieu puisse « nous sauver », comme a pu le dire, à la fin, même allégoriquement, un Heidegger. Aucun dieu ni personne. C'est le tragique moderne, notre gai savoir inquiet, aussi loin des illusions de l'angélisme que des poses du pessimisme. Une manière de persévérer dans l'humain, en tentant de le recomposer, selon un affranchissement souverain, sans la domination de vérités admises. Aussi, récusant tout préjugé, idée reçue, croyance, convention et loi morale, tous trois font figure de philosophes dissidents, paradoxaux, atypiques, en marge de toute chapelle ou mouvement, comme autant de pics et aiguillons intempestifs, brandons souverains et libérateurs, dans une lignée de penseurs, d'*irrégularités* de pensée, se confrontant à l'impensable ou l'impensé,

traqueurs d'un autre soleil, fût-il noir, pour éclairer l'homme et ce monde. Trois manières aussi d'affronter le nihilisme contemporain, serait-ce anachronique quant à Sade, car chacun d'entre eux nous aide à penser l'humain en tant qu'il comprend l'inhumain. Pour ne pas vivre comme des somnambules ou des ensorcelés. Bataille étant celui des trois qui vécut sûrement dans un des siècles les plus barbares et désastreux, il n'est sans doute pas étonnant que sa pensée s'inscrivît dans la blessure d'une *culpabilité* irréversible.

OM : *Vous êtes revenu plusieurs fois sur cette notion de sacré : s'il a perdu la foi chrétienne dès 1920, toute l'entreprise de Bataille reste profondément religieuse « sous des formes inattendues », selon ses propres termes, c'est-à-dire sous celles de la sexualité et de l'érotisme. Si elle est bien érotique, « la littérature [de Bataille] produit du sacré », comme l'écrit Jean-François Louette dans son introduction aux Romans et récits de Bataille, à la Pléiade. Mais « sacré » au sens étymologique du terme, celui de « sacrifice ». Or, ayant parlé de Hegel, Sade et Nietzsche, la liste des inspirateurs de Bataille ne serait pas complète sans l'évocation de Sigmund Freud et de Marcel Mauss. S'il a lu les essais du premier sur la sexualité et pris la mesure de l'importance du désir et de la pulsion chez l'être humain, « L'essai sur la nature et la fonction sociale du sacrifice » du second a beaucoup marqué sa pensée : il y a compris que, lors du sacrifice d'une victime, c'est Dieu que l'on sacrifie à travers la victime. Ne pensez-vous pas que la pulsion freudienne et le sacrifice maussien sont à la base de cette transgression/inversion bataillienne fondamentale faisant de Dieu une prostituée et, le divin devenant humain et impur, de tout ce qui constitue l'humanité après des millénaires de guerres et d'asservissement – violence, angoisse, douleur, rebut, laideur, pourriture, perte, dilapidation, désordre, Mal, etc. – le Sacré ?*

VT : Je ne pense pas qu'il faille considérer l'entreprise de Bataille comme « religieuse », malgré sa hantise du sacré, et malgré certains de ses propres énoncés, sinon on retombe dans l'ornière du mysticisme, ou d'une nouvelle théologie mystique, qui est tout de même très réductrice et mutilatrice... et même si la plupart des termes qu'il emploie (« impossible », « chance », « souveraineté », « expérience intérieure », « dépense », « non-savoir », « sacré », « extase », « tache aveugle », « négatif », « hétérogénéité », « inconnu », etc.) sont sans cesse mouvants, selon des acceptions parfois un peu floues, en

tout cas flottantes, troubles et glissantes, échappant aux fils barbelés des définitions, ce vacillement sémantique des notions, pour désigner les trous du langage investis par l'émotion, ces percées dans les failles énigmatiques du langage et du réel, lient le sacré à un trouble indéfini, ouvert, entre tourbillon et ouverture, avec une part d'indécision irrésolue. Ce sacré tel qu'il l'envisage tient avant tout de l'ivresse (référence au dionysisme nietzschéen) et du sublime, voire de la sublimation (où l'on retrouve Freud), qui met en branle notre esprit, à travers une représentation imaginaire, des vertiges et envolées où se rejoignent érotisme, sacrifice et poésie. En fait, *l'expérience intérieure* est cette expérience du sacré, une pensée de l'excès et des limites, à travers laquelle l'Autre et le Même se trouvent agités, perturbés. Encore une fois, Bataille n'est pas ivre du religieux, mais de ce sacré, « tout autre », séparé, hétérogène, qui ne se laisse pas fixer, est ancré dans l'instant (« Mais l'instant ! C'est toujours le délire infini... »), comme un glissement du mythe au rite ; il prend une tournure poétique et cosmique, selon la nature solaire de l'être humain (« nous ne sommes au fond qu'un effet du soleil »), et n'est peut-être simplement qu'un vide en nous – tel d'ailleurs qu'en a parlé Hegel – cette ouverture qui est devant nous, l'infini qui nous habite... à la fin, être rien, dans la perte, « la vie à perdre », dans une mise en jeu et un arrachement, sans appropriation. Mais la perte est aussi une dépense de soi, une libération. C'est ainsi qu'il considère ce qu'il nomme *la souveraineté* de l'être humain, quand il est hors de ses gonds, mais en toute impuissance, « comme s'il était *le dernier homme* ». Dans cette quête de la souveraineté, qui cherche à désaliéner l'homme de Dieu, mais aussi de lui-même, je pense qu'il ne faut pas trop s'attacher à la grille de lecture selon le clivage interdit/transgression. De fait, c'est la poésie, comme « langage de l'impossible » qui fait dire par exemple à Bataille : « Je ne suis pas un philosophe mais un saint, peut-être un fou », c'est-à-dire qu'il pense au risque de la folie, voire une sainteté (de l'abîme), symptôme ou *sinthome* d'une expérience où se croisent imaginaire, réel et symbolique. Dès lors, ce qui peut encore rester de « divin » n'est sans doute que l'image de ces dieux qui naissent et meurent à travers l'histoire universelle, comme les civilisations – tout cela est vu dans la fascination et la clarté d'un soleil noir, le soleil de la mort, toute éternité abolie.

Mais vous avez tout à fait raison de citer Freud et Mauss, dont Bataille comprit très vite l'importance décisive, étant, comme vous le savez, un des



premiers écrivains à suivre une analyse, avec Adrien Borel, et mesurant les enjeux et bouleversements épistémologiques considérables introduits à la fois par la psychanalyse et l'anthropologie moderne. Car il s'agit d'échapper aux clichés et dualismes humanistes ou religieux, qui cachent à la fois le fonds archaïque et l'avenir de l'homme, de voir en même temps l'invisible de l'être humain et des sociétés humaines. Et là encore, plutôt que le religieux, on retrouve Bataille interdisciplinaire, et en même temps indiscipliné, loin de tout esprit de chapelle, le penseur de « l'économie générale », très à l'écoute et au fait des arts, des avant-gardes, des sciences, aussi bien humaines que physiques, et des découvertes de son temps, s'en nourrissant pour construire sa propre pensée. Ainsi, Mauss, partisan de la pluridisciplinarité, introduisant la notion de « fait social total », mais aussi de « fonction sociale du sacré », aura une influence considérable par exemple dans la constitution du Collège de Sociologie. Et avec « l'œil de l'ethnographe », Bataille participe de ce grand décentrement épistémologique, lié à une mise à jour des réalités refoulées de notre civilisation : l'érotisme, la mort (pulsion de mort), la violence, la laideur, l'angoisse, le mal, etc. « Dans l'Homme, c'est l'animal, c'est l'être naturel qui mange. Mais l'Homme assiste au culte et au spectacle », écrit-il dans « Hegel, la mort et le sacrifice » – affirmation des plus capitales qui montre bien comment Bataille cherche à penser l'humain dans sa totalité... Il conviendrait d'ailleurs d'ajouter le nom de son ami physicien Georges Ambrosino, qui le guida, dans les années 1930-1940, dans sa découverte des grands bouleversements de la physique moderne, d'autant que l'on sait l'importance de la notion d'« énergie » pour Bataille et que le projet de *La Part maudite* fut initialement celui d'un texte à quatre mains, écrit en collaboration étroite entre les deux amis.

OM : *Vous enseignez donc au Japon : j'ai appris que certains écrivains classiques français jouissaient d'un immense succès là-bas. C'est notamment le cas de Marcel Proust : il existe je crois une société japonaise d'études proustiennes. Mais c'est aussi le cas de Georges Bataille. Vous dites vous-même, dans l'annexe 2 de l'article cité plus haut, qu'il y a de nombreux « batailliens » au Japon (vous évoquiez d'ailleurs tout à l'heure Tatsuo Satomi) : par quoi expliquez-vous ce grand intérêt des Japonais pour Georges Bataille ?*

VT : D'abord, laissez-moi préciser que ce terme de

« bataillien », un peu encombrant et malaisé, est surtout une facilité de langage, une convention, et nullement un rapport de déférence ou révérence, d'autant plus s'agissant de Bataille, qui fait voler en éclats la question des « spécialités » et les cloisonnements. Je n'ai d'ailleurs que peu de goût pour tous les *-ismes*, *-istes*, *-iens* ou autres suffixes, qui apparaissent comme autant de déterminismes ou normes académiques, références à des systèmes ou croyances. Néanmoins, il est vrai qu'au Japon, dans une culture où sont très répandus le goût de la perfection, le souci du détail, l'académisme, voire aussi certaines tendances monomaniaques, de nombreux « spécialistes de », essentiellement universitaires, ont tendance à s'enfermer dans un auteur – ce qui n'enlève rien toutefois à la pertinence ou profondeur de leurs travaux, en particulier s'agissant d'études génétiques, comparatistes ou de traductions, qui, vu l'abîme entre les deux langues, nécessitent un labeur considérable. Concernant la réception et la lecture des écrivains occidentaux en général et français en particulier, comme vous le savez, elle n'a pas même un siècle et demi d'histoire, vu que ces littératures ont pénétré au Japon à partir de l'ère Meiji (1868-1912). Et parmi les écrivains français les plus en vogue, ou du moins étudiés, il est vrai que Proust arrive dans le groupe de tête, avec aussi Balzac, Stendhal, Flaubert, Camus, Rimbaud ou Baudelaire – qui ont quasiment chacun leur société d'études japonaise.

Quant à Bataille, il jouit en effet d'un assez large écho au Japon, et c'est déjà une « longue histoire », puisque c'est dans ce pays ou presque qu'il fut traduit à l'étranger pour la première fois, avec la traduction de *L'Abbé C.*, par Shin Wakabayashi (né en 1929), en 1957, après toutefois celles parues en Angleterre d'*Histoire de l'œil*, sous le pseudonyme de Pierre Angélique et intitulée *A Tale of satisfied Desire* (1953), et de *Lascaux et Manet* (1955). À cette époque, Bataille a été découvert au Japon grâce à Mishima, par l'intermédiaire de Tatsuhiko Shibusawa (1928-1987), grand spécialiste de Sade et de l'érotisme en général, puis d'autres traducteurs comme Yasuhiro Deguchi (né en 1928) et Kosaku Ikuta (1924-1994). Depuis lors, très nombreux sont les traducteurs, essayistes, étudiants qui travaillent sur l'œuvre de Bataille. Au passage, anecdotiquement, par quelque *coïncidence* qui marque le fil incertain d'une vie, c'est lors d'un colloque à Orléans, organisé par Denis Hollier en 1993, que je rencontrais pour la première fois deux d'entre eux, Tatsuo Satomi et Hiroshi Yoshida. Et

dans le n°1 des *Cahiers Bataille*, paru en 2011, nous avons présenté, pour la première fois en France, les illustrations d'*Histoire de l'œil* et de *Madame Edwarda* (plusieurs versions entre 1976 et 1998) par le peintre de renommée internationale Kuniyoshi Kaneko (né en 1936), qui donne une interprétation toute personnelle, à la fois très crue et maniérée, de l'érotisme de Bataille. Mais celui-ci fut lui-même en contact avec des Japonais, à commencer par Jiujiro Nakaya, qui collabora à la revue *Documents*, en signant dans le premier numéro de 1930 un article sur « Les figures néolithiques du Japon », mais surtout le célèbre artiste Tarô Okamoto (1911-1996), peintre, sculpteur et écrivain, qui vécut en France de 1929 à 1940 et fut membre de la société secrète « Acéphale », s'intéressant aussi à la philosophie, l'ethnologie, la sociologie, auteur d'un ouvrage sur *L'Esthétique et le sacré* ; sans oublier la lecture de Suzuki, qu'il cite abondamment dans *Sur Nietzsche* et qui lui fit découvrir le bouddhisme zen, sur lequel je vais revenir.

Alors pourquoi cette vogue de Bataille au Japon ? Avant de dire un mot de la personnalité très forte et atypique de Mishima, dont le destin et la fin tragique marquent symboliquement un tournant dans le Japon moderne, de prime abord, on pourrait s'étonner de ce grand intérêt des Japonais pour Bataille – en précisant toutefois qu'il se limite essentiellement à un milieu intellectuel ou artiste – tant la société et la culture japonaise, marquées d'une forte homogénéité, semblent, par maints aspects, bien éloignées de l'univers et de la pensée de Bataille. Ainsi, le sérieux et la discipline, qui fait que les Japonais sont dressés à la baguette, l'obéissance, la suprématie du groupe sur l'individu, l'enfermement dans des rôles qui nient la singularité des individus, la recherche du consensus, l'évitement des éclats, le règne de la norme (à un point extravagant et coercitif), de l'uniformité... à quoi il faut ajouter, dans le Japon moderne (qui n'a plus rien à voir avec la frugalité et l'endurance des générations d'autrefois), un consumérisme à outrance, capitalisme le plus infantilisé qui soit, la prégnance de discours essentiellement formels, régis par des manuels et des modes d'emploi, stéréotypés, un mimétisme dans les comportements, une éradication des débats et de l'esprit critique, créant une véritable non-pensée, un problème d'expression du moi (comme disait Lacan : « les Japonais ne mentent pas, mais ils ne disent jamais la vérité »), une incurie politique... sans parler d'un refuge ou enfermement, surtout chez

les jeunes, dans un univers virtuel, le plus souvent infantile, un usage outrancier, permanent et décérébré des nouveaux moyens de « communication », en premier le téléphone portable (véritable greffe anatomique), une disney-landisation des esprits et une inculture abyssale... autant d'indices d'une grave crise de l'esprit dans un pays emporté dans/par le matérialisme dont Kenzaburô Ôé incarne aujourd'hui la crise de conscience. Après cela, vous vous demandez sûrement quel peut être le vecteur commun entre le Japon et Bataille, et accessoirement en quoi je pourrais bien aimer ce pays... Mais le Japon est un pays riche en paradoxes et contrastes très forts. Ainsi, la sévérité que j'évoquais en premier lieu n'exclut pas, bien au contraire, le culte du plaisir, un hédonisme cultivé depuis très longtemps, avec ses raffinements et ses dérives aussi, des débordements et des excès passionnels, effrayants ou fascinants, une violence parfois explosive à force d'être contenue, mais plus les coercitions sont fortes, plus les désirs de transgression sont tenaillants, une jouissance de l'instant présent, malgré un asservissement à un travail de chiens, une grande sensibilité à la mélancolie, au « mystère de cette "tristesse" chuchotante », dont parlait Mishima dans une lettre à Kawabata.

Mishima, dont l'obsession de la mort, jusqu'à son suicide ritualisé, n'est pas sans rappeler celle de Bataille, de même que sa vision sacrée et dionysiaque de l'érotisme. Pour Mishima, lecteur de Bataille (même s'il n'a réellement pu lire qu'une très petite partie de l'œuvre), mais aussi de Sade, Nietzsche, du théâtre classique (Racine), des Tragiques grecs, l'existence est marquée par la tragédie et le sentiment de la beauté est hanté par la mort, n'existe qu'en vertu de son anéantissement, l'érotisme appelant la souillure, l'extase de la blessure. On voit là quelque parenté évidente avec l'univers de Bataille, qu'il considérerait comme le penseur européen le plus proche de lui, le qualifiant dans un article de « Nietzsche de l'érotisme ». Mais Mishima, nostalgique de l'ancien Japon et malade de la décadence morale de la société japonaise, s'est ensuite engagé dans la voie héroïque de l'éthique samourai, incarnant à ses yeux la vérité nationale, selon l'idéal tragique du soleil (autre symbole majeur chez Bataille, et également dans l'univers de Tarô Okamoto), se soumettant à un appel impérieux de la pureté – voie qui est bien sûr très éloignée de la pensée de Bataille, de même que leur conception du corps, le tragique chez Mishima s'accompagnant d'un esthétisme classique, d'un culte

quasi apollinien de la beauté idéale. Néanmoins, vers la fin des années 1960, Bataille, auréolé d'une image d'écrivain « maudit », est donc devenu un véritable maître à penser pour les contestataires japonais, leur offrant une voie possible de libération, avant que ces « Années rouges » ne s'évanouissent, et avec elles tous les espoirs portés par un véritable courant politique de gauche, depuis lors disparu dans ce pays. Par la suite, les traductions, les études se sont multipliées, diffusant peu à peu une image plus variée et complexe de Bataille, bien au-delà du seul fanal de révolte ; et aujourd'hui, on constate même que de plus en plus d'étudiants japonais se lancent dans l'étude de son œuvre, préparent des thèses en France, comme si cette vogue connaissait un nouveau regain...

Alors bien sûr, il y a les références de Bataille au bouddhisme zen, qu'il évoque à propos de ce qu'il nomme les « états théopathiques », ces extases proches de « l'illumination » zen, ou comment réduire l'absolu à la vanité d'une tasse de thé. Cette conception du sacré, sorte de « rituel mental » ou « yoga mystique », au-delà du divin et des théologies, au-delà du bien et du mal et de tous les dualismes, cet effacement du moi, de la conscience (« l'être n'est nulle part », écrit-il), passant par un primat du non-savoir sur la raison et les concepts, l'importance du corps, que le philosophe japonais Kitarō Nishida (1870-1945) considérait comme « intuition active », rapprochent fortement la pensée de Bataille et l'expérience du zen, et au-delà de celle-ci des façons de penser et de vivre très japonaises, par exemple l'humilité et le retrait de l'ego si forts dans cette culture, à l'opposé de l'arrogance occidentale. Nul doute que Bataille sentit là une manière de sortir de l'humanisme, du catéchisme manichéen et de l'ethnocentrisme occidental, d'être résolument *anti-chrétien*. D'ailleurs, au-delà de tous ses rituels ou croyances, dans le fond, le Japon apparaît comme un pays éminemment païen... au point que Tatsuo Satomi, que j'évoquais précédemment, adepte du zen, me disait un jour en forme de boutade que Bouddha était « le premier dieu athée ». À quoi on pourrait ajouter une forme de pensée aux racines mythiques, un sentiment de fusion très fort entre l'homme et la nature, accentué du fait de vivre dans un monde fragile, violemment mouvant, imprévisible et impermanent (où l'on peut retrouver la hantise volcanique de Bataille), si bien que les Japonais ont un sentiment de la vie (et de la mort) très intimement lié à l'éphémère de ce monde et à la catastrophe, conscients de « vivre avec », d'être

peut-être même « en amicalité envers la catastrophe », comme disait Kostas Axelos, en tout cas de n'être, selon leur expression, que des « locataires de la nature », d'où l'omniprésence de ce culte rendu à la grâce de l'éphémère et une sorte de non-résistance au changement – illustré par ce corps à corps des hommes, minuscules dans la nature, même la plus violente et meurtrière, que l'on peut voir dans la fameuse estampe de « La Grande Vague » de Hokusai... autre forme, extrême-orientale, de *l'amor fati* ? Mais sans doute que ce petit « inventaire », aussi partiel que subjectif, ne rend pas parfaitement compte de raisons qui, au fond, échappent, me semble-t-il, à toute rationalité, quant à l'aura de Bataille au Japon. Et sans doute, comme l'écrivait Michel Fardoulis-Lagrange, « toute proximité suppose un mystère, qu'il ne faut pas dévoiler à soi-même pour des raisons majeures. »

OM : *Marguerite Duras avait écrit dans la revue éphémère La Ciguë, en 1958 : « Les années passent : les gens continuent de vivre dans l'illusion qu'ils pourront un jour parler de Bataille ». Les hommages, les rééditions et les ouvrages d'analyse se succèdent – un universitaire réunionnais, Cédric Mong-Hy, va bientôt publier Bataille cosmique chez Lignes, sur les relations de Bataille aux sciences de son temps–, et pourtant, est-ce qu'on ne s'achemine pas vers l'illusion de la possibilité de comprendre cette pensée, qui a elle-même abouti à l'inconnu, à l'impossible et au non-savoir ? En somme, que reste-t-il à dire, à « communiquer » sur Georges Bataille, malgré cela ?*

VT : Et Duras ajoutait d'ailleurs que ce ne serait pas impunément que l'on pourra « affronter ce taureau », comme si affronter cette œuvre, qui reste fort heureusement originale, voire marginale, et complexe, constituait un réel défi. Alors, que reste-t-il à dire ? encore beaucoup, me semble-t-il. Vous citez par exemple cet essai à paraître, *Bataille cosmique*, qui a l'air en effet des plus stimulants, abordant un aspect peu exploré de son œuvre, son souci des sciences, et l'on se souvient de son amitié avec le physicien Georges Ambrosino. Je pense qu'on a beaucoup à tirer aussi en confrontant Bataille à l'œuvre, complexe et assez méconnue, de l'épistémologue Stéphane Lupasco, qu'il s'agisse des questions d'énergie, de matière psychique ou de logique, de même qu'il reste encore à dire dans les domaines de l'esthétique, l'art ou la poésie, ce « langage de l'impossible », sur cette façon toute singulière qu'il a de remettre la poésie en mouvement, son impossibilité étant la condition même

de sa possibilité. Également, comme nous parlions tout à l'heure du Japon, personne n'a encore fait cette grande étude, qui serait passionnante, mais complexe, sur les rapprochements entre Bataille et le Japon, et l'Orient en général, en commençant par Mishima et au-delà bien sûr...

Mais au-delà de ce qui reste à dire, au-delà des « spécialistes », c'est ce qu'il peut encore nous dire qui me semble plus important ; on peut ainsi penser, à l'instar de Foucault, que « nous devons à Bataille une grande part du moment où nous sommes ; mais ce qui reste à faire, à penser et à dire, cela sans doute lui est dû encore, et le sera longtemps. » C'est donc à chaque lecteur de se faire « son » Bataille ou plutôt d'en tirer, singulièrement, ses propres « leçons », afin de tenter sa propre *méthode de méditation*. Le leurre serait en effet aussi bien de prétendre tout saisir que de prendre aveuglément à la lettre tout ce qu'il a écrit... Bataille nous interroge, nous secoue indéfiniment, et ouvre une voie, la sienne, toute personnelle, vers l'insubordination, pour une liberté de l'esprit, une souveraineté de l'être. Expérience de grande santé, hygiène vivifiante et désaliénante, surtout à l'époque un peu hystérique où nous vivons. Voie dont on peut s'inspirer sans devenir un épigone, sans sombrer dans une admiration sans conséquence ni céder sur cette liberté qu'il a lui-même indiquée, car « en matière de révolte, nul n'a besoin d'ancêtres. » C'est donc à chacun, en évitant le psittacisme autant que la dévotion, de poursuivre, selon sa singularité, la quête, pour ne pas être des avachis ou des somnambules intoxiqués. Et si « écrire est rechercher la chance », c'est à chacun de prendre en main cette injonction, car la pensée de Bataille est avant tout une parole d'expérience, expérience et pensée liées. N'écrivait-il pas : « Si personne ne réduit à la nudité ce que je dis, retirant le vêtement et la forme, j'écris en vain » ? En ce sens, il fait toujours signe, car la question de la liberté se pose matériellement, intellectuellement et sensiblement, passe aussi par le langage, à la fois instrument de servitude et d'émancipation, qui, comme le rêve, le désir, nous agit. Se dessine alors une *valeur d'usage* de la littérature, afin que quelque appel ou élan puisse surgir des ténèbres embrasées de la bibliothèque. Car, de même que « le langage sert à vivre » (Benveniste), dans tous les sens (significations, sensations, directions), comme le soulignait Borges, le livre n'est pas un objet comme les autres, n'est pas « chose inerte ». Et sans doute que notre époque appelle une certaine urgence

à retrouver cette *valeur d'usage*... car certes, nos vies sont toujours minuscules, mais par delà les bornes et les impasses, au-delà des emmurements par lesquels on cherche à les réduire encore, le champ des possibles demeure ouvert, même si l'on ne cherche que trop à étouffer le feu intérieur de ces lignes de fuite, comme le déplorait Nadja sans sa dernière lettre à Breton, avant son internement : « Il y a assez de gens qui ont mission d'éteindre le feu. »

Il y a aussi un moment où il faut sans doute s'arracher quelque peu de l'attraction trop captive de certains soleils, *pour se tenir debout*, seul, sans l'être jamais tout à fait, sans ancêtres ou presque, tenter un *pas au-delà*, pas à pas, marcher, en toute faiblesse, tel cet *Homme qui marche* de Giacometti, sans cesse menacé de tomber, en proie à cette chute ; mais, sans abuser de l'étymologie, « chance » et « chute » n'ont-ils pas même racine (*cadere*), la chance étant à l'origine la manière dont les dés tombent.

OM : *Puisque cet entretien intervient dans le cadre de l'hommage rendu à Georges Bataille par la ville de Riom-ès-Montagnes, d'où il est originaire par sa mère, je vous pose cette question : pensez-vous qu'il serait cohérent, à l'égard de sa vie et de son œuvre, de recréer un lien durable, de quelque forme qu'il soit (association, journées d'études...), entre Georges Bataille et l'Auvergne ?*

VT : Bien sûr, en évitant malgré tout l'écueil du régionalisme, qui tend parfois à un enfermement des origines, ce qui est naturellement assez loin des préoccupations de Bataille. Il existait d'ailleurs une Association Billom-Bataille, mais j'ignore ce qu'elle est devenue... Ainsi, c'est une idée tout à fait stimulante, d'autant, qu'outre Pascal, il y a tout de même peu d'écrivains à l'aura internationale issus de nos vieilles montagnes...

OM : *Une dernière question, classique en littérature : condamné à passer le restant de vos jours sur une île déserte, y aurait-il un livre de Bataille que vous souhaiteriez emporter avec vous ?*

VT : Ah... question-piège... Au passage, il me semble que je vis déjà, et presque « condamné », sur une île, certes loin d'être déserte ou coupée du monde, même si la position d'insulaire, cerné par la mer, a fortiori

dans un pays où l'étranger reste un étranger, ne peut que tracer des lignes de fuite, vers le désert ou un ailleurs... Ne choisir qu'un seul texte, de Bataille ou d'un

autre, souvent terrible choix... mais peut-être *Madame Edwarda* ou bien *L'Impossible*, ou *Le Bleu du ciel*...



*Georges Bataille (1897-1962)*

